

Hubert Haddad

*Géométrie d'un rêve*

ZULMA - 2009

# Le Monde

24 septembre 2009

## L'infatigable défricheur de l'imaginaire

Expert en rêveries existentielles, Hubert Haddad a pour ambition de faire de la littérature un lien entre les hommes

Il suffit de quelques minutes passées avec Hubert Haddad pour comprendre ce qui l'habite : l'écriture comme don, comme valeur de transmission, mais aussi comme engagement de chaque instant, vital et existentiel. « Le roman est un tel enjeu, affirme-t-il d'emblée, sur tous les plans, qu'à certains moments de notre vie, on met tout dedans. Tout ce qu'on est et tout ce qu'on sait. C'est aussi par le roman qu'on réinvente sa vie – ce qui, parfois, est une nécessité, une question de survie. » Deux ans après *Palestine*, bouleversante « fable réaliste »

### Géométrie d'un rêve d'Hubert Haddad

Zulma, 408 p., 20 €.

témoignant du conflit israélo-palestinien (Livre de Poche), Haddad poursuit son exploration du champ romanesque avec *Géométrie d'un rêve*, une réinvention érudite, complexe et stimulante, des mythes de l'amour fou, de l'écriture de soi et des jeux de l'imagination et du rêve.

Exilé volontaire dans un manoir breton dominant la lande des légendes et l'océan des poèmes épiques, le narrateur de *Géométrie d'un rêve* est un écrivain qui a fui une part de sa vie passée : une relation amoureuse passionnelle, folle et finalement destructrice avec Fedora, cantatrice aussi belle qu'excentrique qui lui a offert ses jours, mais refusé ses nuits. Dans l'isolement, il entreprend de tenir un journal intime où vont s'entrecroiser progressivement souvenirs, rêves et fantasmes, récit familial, aventures japonisantes ou rappel d'un autre enfermement, celui de la prison. « C'est quelqu'un qui ne peut plus écrire de romans et qui écrit le journal de cette impossibilité, explique Hubert Haddad. Son problème, c'est qu'il est débordé. Le roman



MATTHIAS LEHMANN

demande de la place : pour qu'il y ait création, il faut faire un vide en soi. Et lui, il est investi, envahi de spectres, de fantômes, de rêveries récurrentes, de cauchemars. »

### « Tout est très construit »

Au fil du texte, différents niveaux de réalité se mêlent et se confondent, les personnages évoluent et se dévoilent, et les divers arcs narratifs gagnent en cohérence. La véritable histoire que raconte *Géométrie d'un rêve* est cachée, tissée dans la trame du récit comme un motif pictural qui demeure

« Tout est très construit, en écho, un peu sous forme de spirale : des quatre histoires, l'une sert à révéler l'autre, elles s'enroulent jusqu'à la révélation finale. Et le narrateur se retrouve face à la mer, comme aux premières lignes, face au vide. »

Le foisonnement d'idées, d'inventions littéraires, de pistes lancées au lecteur peut surprendre, décontenancer, demander une attention plus soutenue que bien d'autres ouvrages de fiction, mais il n'est jamais vain. Humaine tour

de Babel, la psyché du narrateur est emportée par un tourbillon de rêveries existentielles et littéraires, d'idées de nouvelles et de romans, mélange d'érudition envahissante et de liberté de l'imagination, qui se révèle finalement reflet de l'humaine condition. « L'imaginaire est l'essentiel de la psyché, explique l'écrivain. Il n'appartient à personne en particulier : personne, nul n'est en deçà de l'humain. Entre l'idiote du village et le plus savant, humainement, il n'y a qu'une nuance – qui est précisément la culture. Nous sommes des êtres imaginaires et les limites de l'imaginaire sont notre horizon. »

Explorateur, défricheur des terrains de l'imaginaire, Hubert Haddad est aussi un bâtisseur : tournée vers l'universel lorsque elle travaille au cœur de la sensibilité et de la subjectivité humaine, son écriture inventive, enthousiaste et baroque lutte pour faire de la littérature un lien entre les hommes. « J'ai travaillé avec des toxicomanes, des détenus, puis comme éducateur de rue avec des gosses à l'abandon, raconte-t-il. Une chose, pour moi, a toujours été évidente : si je prends n'importe lequel de ces gamins, de ces personnes en difficulté, et que je lui donne tout ce que je sais, il pourra prendre ma place, écrire mes livres – enfin, écrire d'autres livres, avec sa sensibilité, son histoire. L'idée d'une sélection, la pensée qu'il y ait des hiérarchies dans l'humain, est un leurre massivement entretenu. Il n'y en a pas : nous sommes tous au même lieu de l'être. Mais l'injustice, le drame des sociétés et de l'histoire, rend la vie impossible à la plupart, difficile, terrible. »

Dernière pierre en date d'une œuvre impressionnante, *Géométrie d'un rêve* porte haut le drapeau d'une littérature généreuse et humaniste, qui s'attache aux mythes pour mieux parler aux hommes. ■

Benjamin Fau

Jeudi 1<sup>er</sup> octobre 2009

## Et c'est ainsi qu'Haddad est grand

PAR FRANZ-OLIVIER GIESBERT

**H**ubert Haddad est un ami. Je ne le connais pas, mais c'est, comme dirait Michel Tournier, un « vieux ami ». Depuis des années, il publie des livres qui m'accompagnent, comme ses abracadantesques « Magasins d'écriture », mélanges fabuleux de citations et de morceaux de bravoure où je m'évade, les nuits d'insomnie.

Avec Millet, Quignard ou Fleischer, il fait partie de ces écrivains dont on ne parle pas ou peu mais qui, eux, nous parlent tout le temps: on les lit à petite dose, jamais d'une traite, pour mieux les savourer. Ce qui fait qu'on ne les quitte jamais.

« Géométrie d'un rêve », le dernier-né d'Hubert Haddad, ne ressemble à rien. Son éditeur, qui fait bien son travail, a tenté de le résumer ainsi: « *Mille et une nuits d'un insomniaque qui se raconte des histoires, "Géométrie d'un rêve", traversée par des figures de Faust, ou d'Othello, est le roman de la jalousie inexpiable et de l'amour fou.* » C'est une façon de voir.

Ceux qui chercheront un sens à ce roman seront toutefois déçus. Ce livre est une sorte de journal intime où le narrateur, apparemment à l'ouest, confond sans cesse fiction, poésie et réalité, avec des fulgurances à couper le souffle. Hubert Haddad écrit avec une lame. Je ne peux résister au plaisir de citer quelques-uns de ses traits:

« *Etre m'effare, avec ou sans Dieu* »;

« *Le génie est une blessure trop près du cœur* »;

« *Il n'y a plus que les héros de roman pour montrer un peu de vrai courage* »;

« *On ne meurt que d'avoir aimé, je crois, dans un tombeau pareil au monde* »;

« *Déontologie: c'est un mot qu'emploient volontiers les contre-facteurs et les corrompus pour faire la différence entre eux.* »

Tel est le ton: étrange, cosmique et misanthropique. Même s'il n'est pas de tout repos, Hubert Haddad est un grand écrivain français. Vous ne le saviez pas? Cette vérité, nous ne sommes pas beaucoup à la connaître et il serait temps que le secret soit éventé pour que cet homme trop discret sorte enfin du quartier de haute sécurité réservé aux écrivains maudits ou confidentiels, ce qui revient souvent au même ■



Hubert Haddad.

**HADDAD FAIT PARTIE DE CES ÉCRIVAINS DONT ON NE PARLE PAS OU PEU MAIS QUI, EUX, NOUS PARLENT TOUT LE TEMPS.**

# LIRE:

Septembre 2009

## ***Géométrie d'un rêve***

par **Hubert Haddad - Zulma**

Prenez garde à ce chef-d'œuvre, il risque de vous envoûter comme peu de livres en sont capables ! Journal intime d'un écrivain exilé en Bretagne, *Géométrie d'un rêve* entremêle finement, et par petites touches, les souvenirs des histoires d'amour passionnelles et passionnantes du narrateur avec les proches de son enfance, marquée par un père haineux, ainsi que les détails de ses rêves avec ses ébauches de potentiels romans-nouvelles à venir, et le récit de sa vie solitaire actuelle avec les personnages de ses précédents écrits. La frontière entre rêves, imaginaire et réalité devient de plus en plus floue pour l'écrivain

insomniaque qui voit revenir à lui, à mesure qu'il rédige son journal, les personnes réelles ou fictives qui ont fait partie de sa vie. La langue est à ce point magnifique qu'elle nous donne envie de nous arrêter sur certains passages pour mieux les relire, s'en imprégner et s'en délecter... Un texte sublime et foisonnant - riche en références littéraires et musicales - qu'il ne faut manquer sous aucun prétexte. Fascinant du début à la fin. (416 p., 20€)



**Annabelle et Frédérique, Virgin  
Megastore Champs-Élysées/Paris  
Stéphanie, Virgin Megastore/Lyon**

# Le magazine des Livres

Mensuel - octobre 2009

## Des visages, des figures

par Eli Flory

Le 28 mars 1947, Edmond Rougé, représentant de commerce, tuait Anne-Marie Masson parce qu'elle le trompait. Dans la chambre du crime, ouvert sur un meuble, les enquêteurs avaient retrouvé un exemplaire de *J'irai cracher sur vos tombes*, signé **Boris Vian**, le classique du mois. Le scandale éclate. *France Libre* titre : « *Hanté par ses lectures, un homme étrangle sa maîtresse en suivant les méthodes de son livre de chevet* ». Lire nuit gravement à votre santé et à celle de votre entourage, c'est bien connu... L'avocat **Emmanuel Pierrat** (*Les grandes énigmes de la justice*, Générales First) est bien placé pour le savoir : sur ces vingt dernières années, les législateurs ont voté la provocation au suicide, au terrorisme, à l'usage des stupéfiants... Qu'on se le dise : la fiction est désormais obligée d'être plus legaliste que la réalité.

Si l'on en croit **Sylvie Germain**, que le *Magazine des Livres* a rencontrée à l'occasion de la parution de son dernier roman, *Hors champ* (Albin Michel), « *dès qu'on écrit un livre, on y met certaines intentions qui parfois ne sont pas explicites* ». Un roman bien éloigné de la tendance de l'époque telle qu'**Hubert Haddad** (*Géométrie d'un rêve*, Zulma) la définit : « *Aujourd'hui, le naturalisme déjanté, l'autofiction, le miniaturisme un peu maniaque, participent majoritairement d'une littérature à la petite semaine, sagement boutique. Ce n'est plus de la littérature, c'est du commerce de literie. Il y a des écrivains qui se mettent en danger, d'autres qui fuient le danger avec plus ou moins de talent... et puis il y a, plus que jamais, ce commerce invasif, confusionnel.* » Commerce auquel participe la valse des prix littéraires, 2 000 au total, « *un élément crucial du marketing littéraire et de la trésorerie éditoriale* » selon la chronique de Christophe Rioux. Alors, pour éviter l'écueil de la judiciarisation de la chose écrite et de l'autofiction mollassonne, **Jean-Luc Moreau** a lancé voici quelques années une collection d'autobiographies fictives : « *Alter ego* ». L'auteur doit imaginer la vie qui aurait été la sienne, tel qu'il se connaît (ou croit se connaître), s'il avait vécu à telle ou telle époque du passé, dans telle ou telle partie du monde, librement choisis par lui. **Alain Fleischer** fait paraître *Moi, Sándor, F.* Un travail de recomposition tout aussi fantasmatique que celui mené dans son troisième roman par **Hadrien Laroche**, un écrivain qui ressemble à ce qu'il écrit (*La Restitution*, Flammarion).

C'est que les livres ont un visage, que **Jérôme Garcin** aime à portraiturer avec talent (*Littérature vagabonde*, Flammarion). Un jour peut-être s'attaquera-t-il à ceux des deux enfants terribles de la littérature française, **Frédéric Beigbeder** et **Michel Houellebecq**, l'ermite mondain versus l'idole wannabétique. Le premier raconte dans *Un roman français* (Grasset) son douloureux passage à l'âge adulte à la faveur d'une garde à vue et livre ici quelques secrets de fabrication. Le second se tient « *au bord du précipice* » et joue avec les médias au jeu de l'amour et de la haine. Chat échaudé craint l'eau froide, il a toutefois accepté de recevoir Joseph Vebret et Pierre Cormary, pour une longue conversation à bâtons rompus, sans fard ni parti pris. Qu'on aime ou qu'on n'aime pas, le personnage ne saurait laisser indifférent. **Annick Geille**, enfin, propose sa sélection : neufs romans phares de la rentrée littéraire, neuf auteurs à suivre de très près, des écrivains confirmés ou en devenir, **Jean-Philippe Toussaint**, **Frédéric Beigbeder**, **Patrick Besson**, **Serge Joncour**, **Marie NDiaye**, **Pierre Péju**, **Patrick Poivre d'Arvor**, **Lydie Salvayre**, **Sacha Sperling**.

Bonne rentrée et bonne lecture ! ■

# Hubert Haddad

## L'écriture kaleïdoscopique

**Inlassablement, Hubert Haddad construit une œuvre exigeante, engagée et multiforme, visitant tous les genres littéraires : roman, nouvelle, essai, théâtre, poésie... Rencontre avec un grand écrivain, au sens le plus noble du terme.**

Propos recueillis par Joseph Vebret

■ **Avez-vous conçu le texte de *L'Univers* – que vous avez présenté comme un dictionnaire – comme un exercice de style, une prouesse littéraire... ou bien cette forme s'est-elle imposée à vous ?**

Elle s'est imposée, à cause des circonstances dans lesquelles je me trouvais au moment de l'écriture : des complications existentielles, des ruptures, des deuils, l'obligation d'être en permanence en déplacement, dans les trains, les gares... Le roman suppose des continuités de vie, et je ne me voyais pas me mettre à la narration classique d'une vie, même paradoxale, aventureuse, suicidaire ; c'est harassant de mettre en place l'illusion de continuité, les articulations, tout l'appareil de la vraisemblance. C'est ainsi que l'écriture fragmentaire s'est imposée. Dans ma vie, et surtout dans mon travail, j'ai une hantise : l'amnésie sous toutes ses formes, la perte des repères, le sentiment d'avoir omis quelque chose d'essentiel. Une cohorte d'amnésiques hante mes histoires. C'est ainsi que j'ai pu associer à cette constante une petite révolution de la forme narrative : un dictionnaire serait la seule façon de reconstituer sa mémoire. Et reconstituer une mémoire, c'est écrire un roman.

Le narrateur de *L'Univers* est un naufragé retrouvé nu et démuné de tout souvenir probant sur un rivage du Pacifique. Le mythe alchimique de la Table d'émeraude, du Haut et du Bas réversibles, j'en ai fait la métaphore du récit : on découvre au fil des entrées, au fil d'un exercice salvateur de remembrance, que le protagoniste est un astrophysicien qui a perdu la mémoire et pour qui une étoile géante découverte naguère et le plus timide souvenir d'enfance ont la même importance, la même force de surgissement, l'une l'autre nourrissant cette secrète connivence qui fait la couleur d'une vie. Dans la situation plutôt critique où j'étais alors, mon ambition était de mettre à feu un roman total qui puisse justifier trente ans de labeur littéraire. La première publication de ce livre a eu lieu en 1999. Cette nouvelle version est corrigée et augmentée. Je ne suis pas astrophysicien, et il n'y a rien qui se démode plus vite que le cosmos : à tout moment, il y a du neuf, on rajoute, on soustrait un milliard d'années à l'univers, on étire les supercordes avec nos derniers synapses. Il fallait que je revoie tout ça, pour la crédibilité romanesque, comme on s'informe sur la culture des vers à soie. Mon personnage s'efforce donc de rattraper son être, de manière assez mécanique, mot après mot. Sa mémoire apparaît et disparaît. L'amnésie a de multiples états, elle est pathologique, clinique, culturelle aussi, liée à des traumatismes divers. Il existe notamment des phénomènes de resurgissement mémoriel périodiques sur fond

d'abîme. Pendant quelques minutes, tout se bouscule, les images flambantes du passé, les savoirs, les amours, avant de disparaître à nouveau. C'est dans cette situation que se retrouve mon personnage, dans l'attente dubitative d'une effraction salvatrice. Aussi ne s'éloigne-t-il plus guère de ce cahier, auquel, mot après mot, il se raccroche et s'identifie : par déduction, par reconstitution, il perce le secret du rébus peu à peu, de ce face à quoi il se trouve : le roman d'une vie.

■ **La perte de mémoire étant votre hantise, tenez-vous un journal ?**

Non. Surtout pas. *A priori*, le romancier ne peut pas tenir de journal... à moins que ce journal soit une espèce de story-board du roman en cours d'écriture qui permette de suivre l'œuvre à réaliser. Dans le même état d'esprit, beaucoup d'écrivains tiennent des cahiers qui contiennent un matériau dont ils vont se servir. Proust de son côté a écrit le grand roman de l'intimité perdue avec tous les journaux déchirés de l'insomnie. Kafka a donné un immense journal « extime », fait de récits avortés, d'un chantier de sujets morts-nés, d'une carrière d'incipit : le quotidien terrorisé et burlesque des rêves envahit la demeure. On réinvente le roman en sacrifiant de la plus belle manière et concomitamment le journal intime qu'il aurait pu être. Les grands diaristes sont rarement des romanciers, ou alors par une sorte de grâce épisodique, de sursaut régénérateur. Ou bien ce sont de faux romanciers, comme les Goncourt – et encore, ceux-là ont écrit un faux journal, vraie chronique littéraire... qui aurait tout aussi bien pu être une chronique de presse. Il y a aussi d'augustes mémorialistes, hybrides de diaristes et de romanciers, qui se drapent dans un style, qui transfigurent leur mémoire en style. L'usage romanesque du journal intime – dans *Géométrie d'un rêve* mais aussi d'une certaine manière dans *L'Univers* – permet de bousculer le genre en instituant une connivence, en induisant une confusion dramatique entre fiction et réel, en pervertissant la notion d'intimité afin de laisser, de donner d'autres pouvoirs aux forces agissantes du roman.

■ **Quelle est la part d'autobiographie dans votre œuvre ?**

C'est toujours la question face au roman. Je ne tiens pas de journal parce que le roman capte presque tout de la vie connue et inconnue en moi. Il y a probablement différents apports biographiques selon les écrivains. Je connais un auteur de science-fiction qui ne fait que téléporter sa propre vie. Me concernant, comme je n'écris pas de journal, la part autobiographique dans mes romans est sans doute conséquente, mais presque entièrement transformée, décalée, en état de totale anamorphose onirique. D'autant plus que je m'arrange pour que le protagoniste soit très différent de moi, ou plutôt, puisque c'est une bouche d'ombre, que sa manière de fonctionner ne soit surtout pas la mienne. Mais il est certain que la biographie est présente, même lorsque j'écris un roman historique ou parahistorique, ce qui est arrivé au moins une fois avec *La Double Conversion d'Al-Mostancir*.

Je suis né en Tunisie. Je me suis souvenu d'une légende qui est toujours active à Sidi Bou Saïd : saint Louis ne serait pas mort de la peste ou de la dysenterie lors de la huitième croisade mais serait devenu un sage soufi, à Sidi Bou Saïd, il se serait converti. Cela m'a permis de retrou-



ver une Tunisie cosmopolite qui m'a toujours fasciné, riche des légendes de l'Ifriqya à travers les paroles des ancêtres, surtout celles des grands-mères, celle des vieux marabouts, des juifs berbères qui partagent un fonds musical, antique, avec cette contrée de la mémoire.

■ **Dans votre dernier roman, c'est l'inverse : le personnage cherche à oublier.**

Il me semble que l'amnésie commune, celle qui permet de n'être pas pétrifié sous les concrétions du souvenir, fonctionne sur un double mouvement d'évacuation et d'absorption, une spirale qui implique l'éveil et le sommeil, l'inconscient et ses bondes. On oublie ce que l'on désire. Et on désire ce que l'on va oublier. Il y a tout un jeu de masques et de dédales où l'on se trouve en permanence entre deux révélations et deux abymes. Dans *Géométrie d'un rêve*, un romancier confronté à son néant tente, par diverses parades, de poser les repères de sa perte, le roman cette fois n'étant autre, à son insu, que son journal intime. Exilé volontaire dans une vieille bâtisse des côtes du Finistère, face à la mer prodigieuse, il convoque ses amours et tous les contes en l'air, les intrigues et les fables de sa vie passée, de ses lectures et de son imaginaire, sans faire le partage entre fiction et réalité : ainsi les personnages de ses propres romans et les femmes qu'il a aimées, les amis d'enfance, prennent une même force de présence. S'y mêlent peu à peu des figures locales, celles qu'il côtoie dans cette Bretagne encore secouée par les légendes et les mythes, par l'histoire récente aussi, la Seconde Guerre mondiale surtout. S'y mêlent des silhouettes improbables entre chien et loup, des auteurs de prédilection, des poètes comme Emily Dickinson qu'il traduit en dilettante et qui vient peu à peu habiter en personne sa solitude. Il y a, je crois, un effet hypnotique dans ce roman en forme de kaleïdoscope, où des figures spectrales finissent par prendre forme de manière quasi eidétique, hallucinatoire, du moins était-ce mon sentiment en écrivant ce roman comme décuplé de toutes les fictions

possibles par le principe d'analogie. Mon premier roman écrit à 20-22 ans, *Armelle ou L'Éternel Retour*, avait déjà un peu cette allure. Il a à voir avec une expérience radicale que j'ai faite à cet âge : celle dont parle de manière plus ou moins voilée René Daumal dans tout ce qu'il a écrit. À 20 ans, quand on se jette dans l'aventure du questionnement poétique, on veut tout savoir des limites, tout de suite, il n'y a pas d'atermoiement à la vérité : c'est une gnose suicidaire. Pour ce faire, on est prêt à tout, même à se fracasser contre les murs pour accéder à cette vérité, pour coïncider ne fut-ce qu'un instant à l'éclair d'une révélation paradoxale, d'une « évidence absurde ».

■ **Pensez-vous que votre travail sur la mémoire mais aussi sur l'identité vient de cette expérience ?**

Cette expérience a été déterminante. Elle est sans doute associée à une autre expérience, restée longtemps énigmatique, que j'ai faite à 4 ou 5 ans, sur le mode prémonitoire. Mon frère aîné et moi nous étions battus en duel aux moyens d'arcs bricolés avec les roseaux des cageots de poissonnier, sur le terre-plein du boulevard Ménilmontant. J'ai reçu une flèche dans l'œil gauche et, pour le sauver, il a fallu m'opérer. L'endormissement – avec un masque d'éther à l'époque – n'a pas eu lieu aussitôt, il y eut comme un décalage, la disparition ne coïncidait pas, l'esprit resta quelques instants en éveil sous le masque aura perçu les grands tourbillons subliminaux. Et je suis resté avec une hantise, un sentiment de présage. Avant l'accident de la rue Pastourelle, j'avais déjà écrit, notamment de la poésie, sans trop savoir ce que je fabriquais. Je ne dirai pas que j'ai vraiment su ce que je faisais après cette expérience, mais j'ai compris qu'il y a un lieu de révélation – qui n'a rien à voir avec les dieux ou les démons – où l'on est, nous, animal symbolique, face à une urgence et à un secret. Nous vivons tous à la surface de nous-mêmes. Nous sommes nos propres fantômes. L'essentiel de notre vie se passe dans une mécanique de l'illusion, dans des états complexes de somnambulisme et de leurre. Nous avons pourtant en nous, >

# Hubert Haddad, l'écriture kaleidoscopique

comme en suspens, non pas un quelconque savoir, mais une échappée extravagante, extraordinaire, absolue. Mais on ne peut pas vivre une vie au quotidien avec ça. L'oubli est notre salut et notre perte. Lorsque je lis une page de Nerval, d'Edgar Poe, René Daumal ou Borges, j'y trouve des choses tellement proches de moi, de cette aventure...

## ■ Borges a une grande importance dans votre œuvre.

J'ai écrit sur lui, et je l'ai beaucoup fréquenté. Il y a de cette sorte d'initiés – que sont Borges, Daumal, Lowry et quelques autres – qui ont accompli ou pensé à l'extrême cette expérience et qui sont restés dans une modestie magistrale parce que l'on ne peut pas s'en revendiquer. C'est une dépossession, un désasujettissement. On comprend qu'il n'y ait pas d'identité, pas de sujet prioritaire, mais que de l'être traversé par la stricte fantaisie du destin à un endroit donné et au gré des circonstances historiques, sociales. À aucun moment nous ne pouvons nous targuer de ce qui nous arrive d'essentiel. Avec *Géométrie d'un rêve*, aujourd'hui, sans espoir démesuré, j'ai tenté le pari de réinventer le roman, ce genre implosif qui rassemble tous les genres, en considérant de manière toute borgésienne que le roman n'est rien d'autre que l'invention du roman.

## ■ Que pensez-vous de la littérature de ces cinquante dernières années ?

Qui a l'autorité pour décider de l'histoire de la littérature ? Il faudrait des capacités de lecture monstrueuses associées à une démiurgie prenant en compte les cristallisations de la forme et les disparitions sémantiques sur ces paluds de la temporalité toujours en travail d'enfouissement et de restitution qu'est l'espace littéraire. D'ailleurs, le travail universitaire n'est rien d'autre qu'une réinterprétation à partir des binocles de l'actuel. Racine ou Rimbaud restent incessamment à revisiter. Le XVI<sup>e</sup> siècle a longtemps été bafoué. Notre post-modernité redécouvre d'immenses poètes et dramaturges longtemps restés dans l'ombre. Concernant l'histoire de la littérature du défunt siècle, il faut mettre bien des parenthèses avant d'espérer une juste représentation. Comme dans les siècles passés, il y a toujours des bouleversements, des changements de perspectives liés aux événements sociaux, aux guerres, aux catastrophes... L'histoire que l'on vit, politique et sociale, liée aux mœurs, à la morale publique, aux dénis communautaires, c'est elle qui donne la lecture ; on fait un usage idéologique de la littérature par-delà les plaisirs plus ou moins narcissiques qu'elle nous donne. Il faut donc que tout cela s'apaise. Par exemple, le nouveau roman était (aussi) une occultation de l'homme contemporain à travers l'humanisme : il ne fallait surtout pas mettre l'homme en avant puisqu'il avait failli. C'est la littérature de l'objet, du regard. Bien sûr, c'est un homme qui regarde. Mais on ne veut pas savoir qui il est. On ne veut pas savoir si son père ou si lui-même a été un « collabo ». L'abstraction sauve de toute implication ; on est hors du champ de la culpabilité, on n'a plus à se justifier de Vichy. On veut oublier Dostoïevski et tous les écrivains impliqués comme Céline ou Drieu la Rochelle – et la guerre d'Algérie se vit comme une revanche à la carte, à droite comme à gauche. À côté de cette prise de distance somme toute hygiéniste avec l'histoire, il y a tous les ivrognes de lettres qui morflent, qui écrivent des chefs-d'œuvre que personne ne lit. Il n'empêche que des beaux livres s'écriront. Racine n'existe pas malgré les contraintes du classicisme mais grâce à elle, mais il est l'exception. Idem pour le nouveau roman, avec un Pinget ou d'autres. Le drame ici et là, c'est les épigones. Ce qui s'imposera du vaste espace romanesque d'un demi-siècle travaillé par le remords et l'utopie, c'est, entre bien d'autres et en ne

comptant que les morts : Gadenne, Jouve, Bataille, Stephen Alexis, Genet, Gracq, Pieyre de Mandiargues et Noël Devaulx pour leurs nouvelles, Hardellet, de Richaud, Fardoulis-Lagrange. Sans omettre les Duras, Cohen ou Yourcenar. Vain exercice ! Aujourd'hui, le naturalisme déjanté, l'autofiction, le miniaturisme un peu maniaque, participent majoritairement d'une littérature à la petite semaine, sagement boutiquière. Ce n'est plus de la littérature, c'est du commerce de literie. Il y a des écrivains qui se mettent en danger, d'autres qui fuient le danger avec plus ou moins de talent... et puis il y a, plus que jamais, ce commerce invasif, confusionnel. On n'y peut rien.

## ■ Qu'est-ce que la littérature ?

C'est d'abord un art qui vous implique de manière définitive, absolue, insensée. Tout comme la peinture : on se crucifie sur la toile, on passe de l'autre côté. Ou la musique, cet art que tout écrivain ou tout peintre aurait aimé vivre : là, il n'y a plus de justification aucune, seulement la passion et la mathématique... dans un écho lointain qui va sauver absolument tout ce que l'on a pu perdre. La littérature, pour moi, c'est ce qui reste quand on n'est ni peintre ni musicien : la musique et les couleurs autrement, par une folle alchimie. Elle donne un change au monde, une dimension inaliénable.

## ■ Question corolaire : à quoi sert la littérature ?

La réponse à cette question n'est pas du ressort de l'écrivain. Camus disait : « Si vous voulez être philosophe, écrivez un roman. » Il avait bien compris quel usage on peut faire du roman. Sartre et bien d'autres ont été abusés sur les pouvoirs du roman. Mais je crois qu'au fond, le romancier ne se pose pas cette question : il est dans un pari. Il n'a aucune certitude. Il joue, mais gravement. Je ne pense pas qu'un romancier qui s'élance dans cette aventure puisse jurer que ce qu'il fait va durer cinq minutes après lui. Mais ce n'est pas grave. Il n'a pas, *a priori*, ce souci-là. Le romancier est face au monde. Il est dans une difficulté insurmontable à se positionner, à trouver une quelconque raison à ce qui se passe. Quand j'ai écrit *Palestine*, c'était ça. Le roman met en activité tous les irrationnels, tous les impensables afin de saisir une réalité indécidable. Dans le travail du roman, ce qui échappait au romancier avant qu'il se décide à l'entreprise, entre enfin dans un dynamisme, une dialectique, et s'éclaire de cent façons. Et quand le roman prend figure, il sent qu'il va pouvoir expliciter – de manière encore irrationnelle – ce qu'il n'aurait jamais pu exprimer dans un autre lieu du discours. C'est aujourd'hui le seul intérêt du roman : permettre de penser au-delà du didactisme, des manichéismes, de toutes les réductions de type identitaire. Le roman offre une empreinte sensible sur le monde donnant un éclairage qu'aucun autre discours ne peut apporter.

## ■ C'est une démarche individuelle, intime. Pourtant, à l'arrivée, des milliers de personnes prennent plaisir à lire la souffrance du romancier.

S'il est lu par des milliers de personnes, un jour présent ou futur, c'est au meilleur des cas parce que le romancier a su atteindre un lieu de dépossession le mettant dans un état, une disposition, où il figure une certaine universalité. Il a fait ce travail assez périlleux sur lui-même pour atteindre une universalité qui, pourtant, si le roman est réussi, doit s'inscrire dans une singularité dédaléenne – dans la singularité de sa mise place, de son écriture, de ses personnages, de la dimension biographique, etc. C'est un paradoxe. L'homme restera toujours la mesure. L'universel ne survit que par la défense de l'intime. La liberté est bien sûr le fin mot. ■

samedi 22 août 2009

★★★

## **Géométrie d'un rêve**

**ROMAN**

**D'Hubert Haddad.**

**Zulma, 408 p., 20 €.**

Sait-on jamais où va une femme quand elle vous quitte... Fedora, la cantatrice aux seins longs et à la bouche envoûtante, a disparu un soir de brume.



Le narrateur, pour l'oublier ou mieux s'en souvenir, s'est isolé dans un manoir du Finistère et y écrit son journal. Lambeaux de mémoire à vif, aphorismes, airs d'opéra, femmes et tableaux perdus, sensations, références, paysages : Hubert Haddad, animateur d'ateliers d'écriture, auteur de poèmes et d'essais, réussit ici un collage harmonieux et rythmé où le ressassement se mêle au ressac pour inventer une nouvelle géométrie. Celle qui retrace la forme d'un esprit sinueux, maîtrisant au fil des mots rares et précis, des impressions reproduites au millimètre, l'« algèbre diabolique » où se tissent les rêves.

**LAURE MENTZEL**

# marie claire

Mensuel - Septembre 2009



## «Géométrie d'un rêve»

d'Hubert Haddad

**La première phrase** « Personne n'a aimé comme j'ai aimé. »

**L'histoire** Un homme se remémore son histoire d'amour avec une chanteuse d'opéra. Amante imprévisible, Fédora n'acceptait de le voir que le jour. Interdiction de faire l'amour la nuit, de rêver à une vie commune. Et le voilà seul, exilé dans un manoir breton surplombant l'océan...

**Les points forts** Entre les souvenirs de cette passion et ceux d'autres amours, de livres lus ou parfois écrits par le narrateur lui-même, c'est un patchwork de choses vécues et imaginées. Porté par un style et un souffle impressionnants, une culture et une maîtrise extrême de la langue, ce roman ne laisse personne indifférent.

**L'auteur** Poète, romancier, animateur d'ateliers d'écriture, Hubert Haddad est un expérimentateur passionné de tous les genres littéraires. Membre du groupe Nouvelle Fiction (prônant onirisme et libération de l'imaginaire, contre la mode de l'autofiction).

**A lire où et quand?** Au bord de la mer, qui ouvre l'esprit, et vers le soir, pour la rêverie...

**Ed. Zulma, 20 €, en librairies le 20 août. G. Ch.**

Mensuel – Juillet-Août 2009

**Le franc-parler**

## Et Haddad, alors ?

Par Franz-Olivier Giesbert\*

**J**e sais que je vais encore pisser dans un violon, mais je voudrais attirer votre attention sur un grand écrivain français injustement oublié, dont la critique française s'obstine, à quelques exceptions près, à ne jamais parler : Hubert Haddad. Seul dans sa nuit, à l'écart des modes et des coteries, il est en train de construire, avec exigence, une œuvre considérable. Je sais que je me mêle de ce qui ne me regarde pas, mais à mon humble avis, comme disait l'autre, tous ses livres sont des cadeaux. Beaucoup m'accompagnent depuis des années.

Dans le genre, les deux "Magasins d'écriture" d'Hubert Haddad, des volumes labyrinthiques, composés de citations de toutes sortes, sont des modèles de perfection. suite en page 2 ●●●

## Et Haddad, alors ?

●●● Sans parler de ses romans comme "Palestine", un bijou, ou "Géométrie d'un rêve", que publieront à la rentrée les éditions Zulma. L'autre jour, quand j'ai reçu "Géométrie d'un rêve", je me suis jeté dessus, et quand je me fus rassasié de ses Mille et Une Nuits d'un insomniaque poète, amoureux fou et passablement fêlé (400 pages haddadiennes pur jus), je me suis dit que ce serait encore un livre qui passerait à l'as, comme d'habitude. Écrivant cela, j'ai honte pour notre époque qui ne sait pas reconnaître Haddad.

Ce silence assourdissant autour d'Haddad donne raison à tous les « conspirationnistes » qui nous expliquent que le Paris littéraire est tenu par quelques personnes qui font la pluie et le beau temps, en circuit fermé, sur Saint-Germain-des-Prés. Pourquoi faut-il que les imposteurs occupent si souvent le devant de la scène ? Pitié pour Haddad comme pour



Millet, Fleischer et tant d'autres qui, sans doute parce qu'ils manquent d'entregent et d'urbanité, sont tenus à l'écart. Comme tous ceux qui s'occupent de la chose littéraire, j'ai, bien sûr, ma part de responsabilité. N'en ayant pas fait assez, je ne m'oublie donc pas dans ce coup de gueule et prend de bonnes résolutions pour septembre, afin de faire mentir Haddad qui termine "Géométrie d'un rêve" par ces lignes : « Aucune survie ne me contente, et la postérité serait une insulte. On ne meurt que d'avoir aimé, je crois, dans un tombeau pareil au monde (...). Qui se souviendra de moi ? » F.-O.G.

**Géométrie d'un rêve,**  
de Hubert Haddad,  
Zulma, 408p., 20 €.   
En librairie le 20 août.

Écrivain et journaliste, membre du jury Renaudot, directeur du Point, vient de publier "Le lessiveur" chez Flammarion Noir.

# PAGE

Septembre 2009

## UN OPÉRA DU BOUT DU MONDE



**HUBERT HADDAD**

**PAGE:** *Géométrie d'un rêve* est un livre qui m'a envoûté. Je me suis demandé si la forme très particulière que vous donnez à ce roman s'était imposée d'emblée ?

**HUBERT HADDAD:** J'ai écrit deux ou trois débuts d'un roman que j'ai fini par délaissier parce qu'il m'engageait vers des configurations traditionnelles dont j'étais désireux de m'éloigner. Ce qui est intéressant pour un écrivain, c'est la fiction, l'imaginaire, et cependant, a priori, la forme qui les porte est un handicap. J'ai abandonné ces débuts l'un après l'autre, puis le projet romanesque initial lui-même, parce qu'il fallait absolument que je me ressource, que je trouve une nouvelle dimension, que j'invente quelque chose, que j'échappe au coma léger des conventions romanesques. C'est vraiment une affaire de respiration, de claustrophobie. Écrire, c'est se sauver en permanence, aller ailleurs, fuir une mort programmée. Dans ces circonstances, la forme du journal intime était une piste intéressante, encore pleine de ressources et d'échappées. Quantité de romans ont recouru à cette forme depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle ; depuis Goethe, puis Léon Bloy avec *Le Désespéré* ou Sartre avec *La Nausée*...

**P.:** Le texte procède par fragments qui s'agrègent les uns aux autres. On sent que cet homme vient au bout de cette Bretagne sublimée dans l'idée de tenter d'oublier une femme extraordinaire et énigmatique.

**H. H.:** Qu'est-ce qu'un roman ? Il y a un narrateur, il y a des histoires reliées de manière plus ou moins arbitraire, fédérées par un fil conducteur plus ou moins cohérent. Dans le cas de *Géométrie d'un rêve*, le fil conducteur est le journal intime de mon protagoniste, un romancier en mal de personnages qui débarque au bout du monde, dans le Finistère - cette fin rêvée de la terre...

**P.:** Il pousse le vice à choisir comme retraite cet endroit perdu du Finistère !

**H. H.:** Un endroit parfaitement fictif, quoique à peu près localisable. Précédemment, j'avais publié *Palestine*, sorte

C'est un roman foisonnant et baroque, l'opéra d'un narrateur insomniaque qui écrit son journal et mêle habilement ses rêves et sa réalité. Dans une langue magnifique, balayée par les vents d'une Bretagne sublimée, HUBERT HADDAD nous entraîne à la suite de Fedora, chanteuse lyrique, Amaya, la Japonaise dont le corps cache un mystère, d'autres encore. Une quête éperdue de l'amour, du monde qui s'enfuit, des mots qui frappent dans la nuit.

Par JEAN-FRANÇOIS DELAPRÉ, Librairie Saint-Christophe, Lorient. Entretien réalisé lors de la réunion PAGE Bénéfice Littéraire, le 8 juin à la Bibliothèque nationale de France. Propos recueillis par Patrick de Sainty.

de tragédie classique assez laconique, j'ai éprouvé le besoin d'écrire ce récit pour des raisons qui me dépassent, à la fois très intimes et universelles, liées à ma vie, à ce que j'ai vécu... Ensuite, il fallait que je retrouve ma veine aventureuse, celle des *Magasins d'écriture\**, et surtout celles de *Perdus dans un profond sommeil* et de *L'Univers*, roman écrit sous forme de dictionnaire où j'ai imaginé la recréation du monde à travers l'amnésie du narrateur, lequel se raccroche aux éclats du souvenir grâce à la suite alphabétique des mots. Pour revenir à *Géométrie d'un rêve*, un incident ménager est un peu à l'origine de l'élaboration de ce roman. Le plafond de l'appartement que j'occupe à Montmartre s'est soudain affaissé, menaçant de s'effondrer. J'ai dû quitter précipitamment ma bibliothèque et me réfugier chez une amie très chère. Cependant à l'étroit, sans mes outils de travail, il ne me restait plus rien que la nécessité d'écrire pour moi-même - je ne suis qu'écrivain, je ne suis que mots. Cependant, pour écrire, surtout un livre de quelque ampleur, on a besoin d'un espace dans lequel trouver un certain recueillement. Il me fallait un endroit viable, une respiration. Je l'ai trouvé au bout du monde, dans ce Finistère, où je me suis offert un manoir... un peu délabré, il est vrai, parce que je n'ai pas les moyens, même avec des mots. J'ai donc imaginé dans cette retraite délabrée, au bout de la terre, au bord de la mer, l'histoire d'un romancier en mal d'écriture - son journal intime est un roman, je le précise, ce n'est pas mon journal intime et je ne suis pas le personnage du romancier. À la faveur de l'écriture de ce journal, sa mémoire se réveille, convoquant toutes ses amours passées, ses passions, des événements dramatiques de la dernière guerre. Mais c'est aussi pour lui l'occasion d'évoquer les gens qui l'entourent dans le village, sur ces côtes, et qui entrent peu ou prou dans sa vie. Et puis il y a aussi la figure de ce peintre génial qui vivait aux environs du manoir et dont le parcours est assez voisin du mage de Camaret, le poète Saint-Pol Roux. Les histoires ainsi s'amorcent, se déploient et s'enlacent en tresses, portées par leur poids d'énigme. Quelques dizaines restent à l'état de suggestions, mais toutes convergent, ont un rapport secret avec le drame du manoir de Ker Lann. Cette somme d'éléments m'a mis face à une

obligation d'imaginaire, d'invention romanesque renouvelée.

P. : Toutes ces histoires s'imbriquent comme un jeu de Lego. On n'éprouve cependant aucune difficulté à s'y retrouver. La Bretagne, qui sert de théâtre à cette vaste évocation, avec ses fureurs, ses tempêtes et, effectivement, ces gens auxquels vous donnez vie - je pense à la bibliothécaire qui, elle aussi, replonge dans ses souvenirs - forment une fresque saisissante.

H. H. : ... et la cantatrice. Un vers de Paul Éluard m'obsède depuis longtemps : « *Une femme, chaque nuit, voyage en grand secret.* » Un roman pourrait n'être qu'un vers emprunté à un poète et qui se déploie à l'instar de ces minuscules fleurs séchées que l'on plonge dans l'eau. Ce vers d'Éluard, je me suis demandé pour quelle raison il m'obsédait tant. Eh bien, ce roman est la réponse, j'ai compris en en déployant la métaphore, pourquoi il m'interpellait si directement. Ce vers, c'est en effet l'histoire de Fedora et des autres femmes qui peuplent le roman : toutes voyagent la nuit en grand secret !

P. : Mais est-ce le fait du hasard, de ce plafond effondré, qui vous a conduit à venir en Bretagne, ou est-ce la Bretagne elle-même qui vous a incité à imaginer cette histoire ?

H. H. : Pour écrire un roman, pour entrer dans l'espèce de mouvement qui provoque le désir d'écriture (ici le fait de se trouver en Bretagne au bord de la plus violente mer, dans une grande baraque d'insomnie), il est nécessaire d'être seul, de se refaire une solitude entière à l'image du monde imaginaire qui cherche à naître. La forme romanesque a besoin d'être perpétuellement réinventée, il n'existe pas de schéma définitivement arrêté. Depuis (et bien avant) *La Princesse de Clèves* - un pur chef-d'œuvre (rires) - jusqu'à Proust, Joyce et d'autres aujourd'hui, le roman n'a cessé de se métamorphoser, d'évoluer. Le roman n'est en soi rien d'autre que l'invention continue du roman. Un prodigieux processus d'investigation des formes de la sensibilité, toujours en mutation harmonique. Et si je m'enferme, si je répète sans trêve les mêmes schémas romanesques, je meurs sous les décombres de mon plafond !

P. : Avec *Le Magasin d'écriture*, on avait déjà été confronté à cette manière que

vous avez de bouleverser les codes établis.

H. H. : On peut raconter un peu de quoi est fait *Géométrie d'un rêve*. Le personnage est un insomniaque qui se raconte des histoires, selon le même principe que dans les *Mille et une nuits* - ici, la mort est son sultan. Les histoires sont vraies, ce sont celles de sa vie, ce sont ses amours, ce sont les récits d'un amoureux et d'un insomniaque.

P. : On oscille constamment entre rêve et réalité, au point que cela devient un jeu. On se laisse happer au plus profond de ce que l'on croit être un rêve, et puis on découvre brusquement que c'est la réalité...

H. H. : Tel est le sujet à l'envers du roman. Il y a le roman explicite, la narration qui met en scène les passions du personnage, les femmes, l'opéra, le Japon, la dernière guerre, la littérature qu'il aime... Et de façon peut-être plus secrète et sous-jacente, se fait jour une interrogation sur les états de conscience. Qu'est-ce que le rêve, finalement ? Mon personnage est insomniaque, et lorsqu'on est victime de ce mal, dans ses formes aiguës, distinguer le rêve de la réalité devient difficile. Le roman tente de rendre compte de ce que vit ce solitaire insomniaque, au bord de l'Océan, symbole de toute sa mémoire, de toutes les femmes qu'il a aimées, c'est là sa vie avant submersion. •

\*Hubert Haddad est l'auteur de deux volumes intitulés *Le Nouveau Magasin d'écriture* et *Le Nouveau Nouveau Magasin d'écriture*, parus chez ZULMA en 2006 et 2007.



Hubert Haddad  
*Géométrie d'un rêve*  
ZULMA, 416 p., 20 €

**EN POCHE**

*Palestine*,  
paraît au Livre de Poche

**LU ET CONSEILLÉ PAR :**

- C. Desmousseaux  
Lib. Machines de l'île, Nantes
- M. Le Loupp  
Lib. Lettre et Merveilles,  
Pontoise
- W. Séjeau  
Lib. Le Cyprès, Nevers
- O. Soumagne  
Lib. Les Mots vagabonds,  
Niort

# europa

revue littéraire mensuelle

Octobre 2009

Hubert HADDAD : *Géométrie d'un rêve* (Zulma, 20 €).

Comment parler de ce roman, à l'écriture somptueuse, au contenu déroutant, et qui n'est peut-être qu'un journal nécessaire aux yeux du narrateur, lui qui affirme « je n'ai d'autre alternative aujourd'hui que le mutisme ou la confession. Et me taire serait une sorte de noyade » ? Un journal donc, mais sans date, sans indications temporelles, un journal entrecoupé de réflexions, de citations, de références à Kant, Claudel, Valéry, Hugo et tant d'autres auteurs, de projets de nouvelles, de romans jamais écrits. Un journal certes, mais surtout un livre exceptionnel ou, si l'on veut, un roman dans un roman, une histoire, celle d'un écrivain, retiré dans un manoir en Bretagne et qui, tout au long des 400 pages de ce livre, relate son amour fou pour une cantatrice, Fedora, à jamais disparue, et confesse son propre destin marqué par la violence, la prison, le recours à l'imagination, aux rêves et surtout voué à la littérature. Pourtant c'est bien la rencontre inattendue et insolite de Fedora qui constitue le point de départ et l'essentiel de cette confession : une étrange femme que cette célèbre cantatrice, fille d'une chanteuse de cabaret de Londres et d'un proxénète, une femme qui ne se donne que le jour à son amant-écrivain et refuse de le voir la nuit, une femme qu'il poursuit sans cesse, qui lui échappe à plusieurs reprises et pour qui il se consume d'une passion dévastatrice. Au fil des pages s'éclaire cette liaison brûlante mais d'autres visages féminins, tout aussi insondables, tout aussi douloureux apparaissent : ainsi cette étudiante japonaise, Amaya, rencontrée à Kyoto, alors que le narrateur avait obtenu une bourse d'études. Avec cette jeune Japonaise, dont le père était un yakusa, il connaît aussi l'amour, mais Amaya menacée par son demi-frère, lui aussi redoutable yakusa, disparaîtra comme Fedora. D'autres figures de femmes hantent ce livre : telle Lavinia, qui habite non loin du manoir, et dont l'histoire tragique ne cesse d'intriguer le narrateur, telle Agnès, cette jeune femme qui a sombré dans la folie. Il n'est jusqu'à Emily Dickson qui ne fasse partie de ce panthéon féminin. Mais tandis que se dessinent ces figures, que prend corps leur histoire, celle du narrateur s'ébauche aussi, douloureuse, chaotique : une mère morte à sa naissance, un père inconnu, une grand-mère maternelle tournée vers le monde des songes, un homme, le mari de sa mère, gendarme borné et haï qu'il finira par tuer accidentellement, une belle-mère, allemande et espionne, tout cela pourrait sembler quelque peu outré, mélodramatique, pourtant une telle force emporte ces récits que l'on demeure saisi par cette efflorescence narrative et verbale. Car il y a sans cesse dans ces pages la présence de la littérature qui inonde l'univers du héros marqué par la dureté de l'existence, la présence de la dernière guerre qu'il n'a pourtant pas connue. Parmi des scènes désordonnées, entrecoupées de réflexions de tout ordre, se construit, répétons-le, le récit de l'amour pour Fedora, dont l'attitude irrationnelle témoigne d'une destinée tragique, une femme qui s'entoure de mystères, comme pour mieux se cacher à elle-même et aux autres, pour se dérober avant de disparaître. Car c'est toujours le mystère qui s'immisce dans ces évocations, celui que chaque être détient en lui. En même temps, *Géométrie d'un rêve* constitue une invitation à entrer dans l'univers de l'imagination où prend naissance une littérature qui ne se contente pas de recourir à la fiction mais s'empare de la vie même de ceux qui se consacrent à elle. Hubert Haddad, écrivain au savoir d'alchimiste, dérobe ici la clef des songes pour donner un livre aux multiples facettes dont la lecture ébranle le lecteur et le fascine tout autant.

# LA REVUE LITTÉRAIRE

mensuel - octobre 2009

*Hubert Haddad, Géométrie d'un rêve, Zulma, 408 pages, 20 euros*

Un point : le romancier-narrateur qui écrit son journal, quelque part en Bretagne.

Un trait : ses longues promenades sur la lande, propices aux rêveries, aux rencontres et aux ressassements.

Un cercle : l'obsession de Fedora, cantatrice aimée et perdue, impossible à oublier car « l'océan qui gronde n'est pas le Lethé ».

Un méandre : le héros qui rêve sa vie passée et confond, le soir venu, les courbes de l'imaginaire et de la réalité.

Six polyèdres : un tableau perdu, fantasmé, retrouvé, « effraction de l'invisible » où se reflètent toutes les vies du personnage.

De l'automne aux abords du printemps, cette « géométrie d'un rêve » invite à suivre les errances intérieures du protagoniste qui cherche à circonscrire sa mémoire.

Écrivain vieillissant, « repentant » et mal connu, il n'a rencontré un vague succès d'estime que pour son troisième roman, *Tallboy*. Boudé par le calamiteux Robert Calamistre qui fait la pluie et le beau temps germanopratin, il s'est exilé, après la mystérieuse disparition de Fedora, dans un manoir du Finistère. Il a cessé d'écrire, d'aimer, presque cessé de vivre. Dans sa « Chambre de veille », comme au seuil de la mort, il se rappelle et couche sur le papier ses souvenirs, ses oublis, ses rêves. Kaléidoscope d'une mémoire proche et lointaine où le passé rejoint le présent, la fiction le réel : Amaya, l'amour de jeunesse, rencontrée à Kyoto, s'est effacée un jour sous les tatouages vengeurs de son frère yakusa ; Fedora (ou Isolde ? ou Tosca ?) s'est volatilisée un soir de demi-brume à Londres ; Lavinia, la jeune bibliothécaire bretonne au passé trouble, s'éclipse à son tour – « enfiée dans (le) tableau » dont elle est l'héritière ? – et vient rejoindre la cohorte des disparues.

La forme d'une vie se dessine peu à peu : parricide accidentel, incarcération, méprise amoureuse, paternité cachée s'organisent grâce à (à cause de ?) Blandine Feuillure de la Gourancière, « lectrice cannibale », qui prépare un mémoire universitaire sur l'écrivain. En fière « aliénist(e) du langage », elle applique à l'imaginaire « les méthodes des renseignements généraux ».

Mais cette géométrie rectiligne de la quête du réel est menteuse car elle ne tient pas compte de la vie de l'esprit : à mesure que se construisent ces figures tracées au cordeau, les formes flottantes de la chimère viennent les flouter en s'y superposant : Ludwig, le jeune héros de *Tallboy*, hante la campagne bretonne. Emily Dickinson paraît habiter le manoir et trouve « difficile de ne pas être fictive dans un lieu aussi beau ». Les époques se rejoignent. Le journal se remplit de pensées, de rêves retranscrits, de citations, de nouvelles esquissées et abandonnées qui entrent en résonance avec la réalité et la teintent des couleurs de la rêverie. Couleurs nocturnes, automnales.

Ce sont précisément ces teintes crépusculaires qui séduisent dès le seuil du roman. Dans la fiction du journal d'un écrivain raté se coule une écriture réussie, nostalgique et pourtant joyeuse : la recherche vaine d'une vérité de l'être trouve sens dans le rêve, dans l'art. Leçon illustrée par le texte qui la porte : dès l'épigraphe éluardienne, l'écho de toutes les littératures, de tous les arts, se fait entendre. Entre théâtre Nô, opéra, peinture, surréalisme, le roman dessine sa propre géométrie. Dans cet hymne aux rêveries, un air, en particulier, domine. Celui de Julien Gracq, auquel Hubert Haddad a d'ailleurs consacré un essai : Ludwig de *Tallboy* est mort dans un blockhaus comme Grange d'*Un balcon en forêt* ; la Bretagne rêvée ici est fille de *La Presqu'île* ; le narrateur manie à plaisir l'italique gracquienne...

On suit ces hommages rendus comme un jeu de piste fécond. Il mène à un imaginaire et un style personnels autant qu'intemporels. La création est en effet une prolongation : auteur surprenant et inclassable tel son prédécesseur, Hubert Haddad partage avec lui le goût du mot rare, précis et précieux, des sentiers peu frayés, des paysages fuligineux. En cela, le roman répond au projet impossible du narrateur qui rêve parfois d'un « livre fou » provoquant « une transformation indécélable mais tangible dans la perception même du lecteur, comme une nuance ajoutée ». Il invalide la maxime énoncée au début du récit en malicieuse provocation : « Du chef-d'œuvre, on n'imité avec constance que les défauts comme pour faire mentir son secret. » Le secret reste entier. Une nouvelle œuvre est née.

Sophie Mentzel